

## Recherches sociographiques



Jacques HÉBERT, *Ah! Mes aïeux!*

Pierre Chalout

---

Volume 9, numéro 3, 1968

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055418ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055418ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Chalout, P. (1968). Compte rendu de [Jacques HÉBERT, *Ah! Mes aïeux!*]. *Recherches sociographiques*, 9(3), 327–328. <https://doi.org/10.7202/055418ar>

autre domaine, le chapitre sur le roman de 1860 à 1900 débute par une analyse fort élaborée, après laquelle les œuvres qu'on nous présente nous paraissent un bien maigre butin. Disons aussi que les amis de Nérée Beauchemin seront surpris et sans doute désolés qu'on leur ait abîmé, un peu du moins, leur vénérable poète.

La présentation typographique est soignée, claire, même si le caractère employé dans les brèves introductions aux « pages choisies » est vraiment petit. Faut-il ranger parmi les coquilles les quelques erreurs de date ? Il serait bon qu'on les revisât toutes soigneusement. Doit-on rappeler que Michel Bibaud n'est pas le fils, mais le père de Maximilien, que Françoise était une demoiselle Barry et non Baril ? Et il est d'autres erreurs dont plusieurs pourraient être facilement éliminées dans une nouvelle édition. Un regret : l'ouvrage malgré ses mérites paraîtra dispendieux.

Ces quelques paragraphes n'épuisent pas, bien sûr, les remarques favorables ou non que l'on pourrait faire ; mais même élaborées, elles ne sauraient nous retenir, pour conclure, de réaffirmer que *l'Histoire de la littérature française du Québec* est un ouvrage bien fait et qu'il faut franchement féliciter le directeur et les collaborateurs d'avoir mené à si bonne fin la première partie d'une bien difficile entreprise.

Yves GARON

*Département d'études canadiennes,  
Université Laval.*

Jacques HÉBERT, *Ah! mes aïeux!*, Montréal, Les éditions du jour, Éditions Ici Radio-Canada, 1968, 367 p.

En 1967, le journaliste-éditeur Jacques Hébert célébrait le centenaire de la confédération canadienne en rédigeant presque au jour le jour, sur les ondes de Radio-Canada, une « chronique sociale et politique des Canadiens français en 1867, tirée des journaux de l'époque ».

L'auteur vient de réaménager son travail. Il présente désormais ces écrits d'un autre siècle sous forme de livre, aux Éditions du jour, bien entendu ! Il les présente sous leur forme originale : aux lecteurs plutôt qu'aux auditeurs. Pour être lus plutôt qu'entendus. Et il intitule magnifiquement son livre : *Ah! mes aïeux!*

Les émissions radiophoniques étaient intéressantes, vivantes et bien présentées. Je crois que le livre est encore meilleur. Il se lit tout d'une traite. Il fourmille de considérations savoureuses. Il est drôle sans être caricatural. Sans être jamais ridicule. Il est humain sans être vulgaire ni jamais banal. On y sent vivre au jour le jour les Canadiens « pure laine » d'il y a cent ans. On les voit s'agiter. S'enthousiasmer. Se chicaner. Se disputer.

Ah! mes aïeux!, quels polémistes c'étaient, nos ancêtres ! Ils avaient le sens de l'humour mais de l'humour cruel et diffamatoire. Les libéraux accusaient les conservateurs de tous les crimes imaginables et les conservateurs excommuniaient en un trait de plume tous ceux qui n'étaient pas conservateurs ou qui ne leur paraissaient pas dignes de l'être. Bref, tous ceux qui ne pensaient pas, ce jour-là, comme les maîtres du jour !

Jacques Hébert journaliste ne cherche pas à jouer le philosophe. Ni le « penseur ». Ni même l'historien. Il écrit l'histoire à sa manière mais tout en faisant mine de ne pas s'en rendre compte. Reporter dans le temps, il interviewe de son mieux des journalistes, des politiciens, des prêtres, des éducateurs (c'est-à-dire d'autres prêtres), des « professionnels » qui écrivaient dans les journaux canadiens d'expression française en 1867. Des journalistes de métier. D'autres qui se croyaient journalistes par vocation.

Jacques Hébert ne se présente pas comme un reporter de 1867. Il ne joue pas un rôle dans un simili-film d'époque. Comme il ne peut pas poser de questions directes à des personnages presque tous anonymes qui ne sont plus que cendre et poussière, il choisit des réponses à travers les éditoriaux, les bulletins de nouvelles, les lettres de lecteurs et les

« petites annonces » des journaux français du Québec en l'an de grâce de la Confédération, que l'on n'imaginait pas du tout comme une centenaire en perspective, mais plutôt comme un enfant que les uns prétendaient viable, les autres même pas.

Jacques Hébert reporter a choisi arbitrairement ses réponses et c'est ce qui fait cette œuvre profondément sienne. Il ne cite que les passages les plus parlants ou les plus vifs des nombreux textes qu'il a dû lire. Il présente ces passages sans les cuisiner. Sans les arranger. Sans surtout leur faire dire autre chose qu'ils ne disent. Une explication de quelques lignes. Un titre pour chaque passage où se manifeste souvent le sens de l'humour du reporter de 1968. Un mot, ici et là dans le texte, entre parenthèses. Tout juste assez pour rendre le passage compréhensible à des lecteurs de 1968: tout juste assez mais pas plus.

Jacques Hébert évite de jouer celui qui aurait vécu parmi ces personnages d'il y a cent ans. Il ne joue pas le monsieur qui en saurait plus long que ses lecteurs sur l'époque où vivaient ses interviewés malgré eux. Excellent reporter, il choisit bien ses interviewés, mais il ne leur dicte pas de réponses. Il observe l'an 1867 à travers les journaux de la presse française du Québec en 1867. Il ne veut pas être naïf non plus que malin. Il ne veut pas être celui qui *sait* ce que sera, dans un siècle, le régime politique naissant. Jacques Hébert est honnête à l'égard de ses interviewés. Il est honnête à l'égard de ses lecteurs. « Je n'ai pas cherché, écrit-il, par des omissions toujours faciles, à laisser dans l'ombre des faits ou des idées qui me déplaisaient, quand je les considérais nécessaires à la compréhension de la société canadienne-française de 1867. Je me suis interdit toute complaisance à l'endroit de certains journalistes que j'avais fini par estimer particulièrement même quand ils se trompaient ».

Sa chronique est donc ce qu'étaient les journaux de l'époque. Elle n'est ni plus ni moins que le témoignage de ceux qui écrivaient dans les journaux de 1867, non pas pour épater les lecteurs qui vivraient cent ans plus tard mais pour servir une cause. C'est que les journaux d'il y a cent ans reflétaient encore moins que nos journaux d'aujourd'hui l'opinion de la masse du peuple. Ces journaux d'il y a un siècle étaient tous engagés. Ils ne s'adressaient qu'aux gens de l'élite. Ils ne cherchaient pas à renseigner mais à enseigner. Les rédacteurs de la *Minerve* citaient les tables de la loi pour démontrer que le ciel est bleu et que l'enfer est rouge. Ceux du *Pays* étaient, sans le savoir, des fanatiques de la libre-pensée. Rien ne paraissait dans le *Courrier de Saint-Hyacinthe* qui n'ait d'abord été lu, revu et corrigé par Monseigneur...

*Ah! mes aïeux!* est un excellent reportage.

Pierre CHALOULT

Philip K. BOCK, *The Micmac Indians of Restigouche: History and Contemporary Description*, Ottawa, National Museum of Canada, Bulletin 213, 1966, 95 p.

Cette monographie se compose de deux parties respectivement intitulées: *Historical Background* et *The Contemporary Reserve*.

Dans la première, l'auteur utilise les travaux classiques de Wallis sur les Micmacs de l'est du Canada, ceux de Jenness et Speck sur les cultures amérindiennes, de même que certains travaux non publiés. L'auteur ne parvient qu'à fragmenter les analyses de ces prédécesseurs qui perdent ainsi toute signification et à regrouper plus ou moins chronologiquement une liste de traits culturels cités plus particulièrement pour Restigouche. L'approche monographique s'avère donc insuffisante pour reconstituer une image globale de la communauté avant 1900. On ne trouve dans cette étude nulle trace de théorie, si ce n'est l'irruption du jargon sociologique en quelques occasions. Au moins y aurait-il eu intérêt à étudier systématiquement l'acculturation comme telle, processus et résultats, surtout durant la période récente (1900-1960).

Les changements socio-culturels sont conçus comme autant d'éléments introduits de l'extérieur. L'intégration, la réinterprétation des éléments culturels, tous ces processus sont